

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Le Passant considérable

Scène 1

Izambard s'adresse au public.

IZAMBARD : Georges Izambard, professeur de rhétorique. C'est en janvier 1870, quand j'ai effectué un remplacement au collège de Charleville, dans les Ardennes, que j'ai fait sa connaissance. Arthur Rimbaud, 15 ans. J'ai tout de suite remarqué qu'il détonnait parmi ses camarades. Des vêtements bleu marine, une mèche rebelle, des gestes brusques et maladroits. En classe, c'est un élève guindé, sage et soumis, qui collectionne les bonnes notes, sauf en mathématiques. Mais son visage devient par moments tendu et agressif. Ses yeux d'habitude si doux se mettent à lancer des éclairs. Il est rapidement venu me trouver et nous avons lié connaissance. Je le raccompagne sur le chemin de sa maison. Il m'a raconté sa vie, son père parti pour l'Afrique et qu'il n'a jamais revu, ses deux sœurs, son grand frère et sa mère très autoritaire qui rend le climat familial étouffant. C'est un personnage. Contrairement à la plupart des adolescents, il apprécie la littérature, il dévore les romans à une cadence impressionnante. Un boulimique de lecture. Je l'encourage et lui prête mes livres. Il écrit aussi, une véritable frénésie d'écriture, et il me montre ses poèmes. Il m'impressionne, un style flamboyant, étrange, novateur. Je perçois dans ses vers un talent bien prometteur, mais aussi de l'orgueil et de la violence. La plupart de ses autres professeurs ne partagent pas mon opinion. Malgré ses excellents résultats, ils s'en méfient, ils le considèrent comme un sournois. Il traîne d'ailleurs des antécédents disciplinaires qui ont valu à sa mère de se voir convoquée...

Izambard s'efface. Le professeur Coudard amène Arthur, les habits déchirés, à Madame Rimbaud.

COUDARD : Je tenais à vous rencontrer, Madame Rimbaud, votre fils a encore fait des siennes.

MADAME RIMBAUD : Vraiment ? Pourtant je veille à ce qu'il étudie bien ses leçons. Tous mes espoirs sont en lui, vous savez.

COUDARD : Oh il ne s'agit pas de cela, scolairement, votre fils est brillant, c'est sans nul doute le meilleur de cet établissement. Il me rend des compositions tout simplement exceptionnelles. Je n'ai jamais vu un tel talent chez un garçon de cet âge.

MADAME RIMBAUD : Mon fils serait donc un surdoué ?

COUDARD : Le problème c'est qu'il se surpasse aussi dans la provocation. *A Arthur.* M. Rimbaud, dois-je répéter à Madame votre mère votre récente traduction latine ?

ARTHUR *les yeux fixés au sol* : Allez-y.

COUDARD : Figurez-vous, Madame Rimbaud, que devant toute la classe, en lieu et place de « *debellare superbos* », il m'a récité « *degueulare superbos* » !

MADAME RIMBAUD : Oh le scandaleux !

COUDARD : Vous savez réagir, c'est bien. Mais méfiez-vous. Il a des tics noirs et des yeux hypocrites qui ne me plaisent pas. Je vous dis qu'il finira mal.

MADAME RIMBAUD : Rassurez-vous ! Je vais le reprendre en main. Il aura des diplômes, une situation, il fera sa place, ici à Charleville, et la société le respectera.

ARTHUR : Je ne veux pas de place ! Je ne veux plus travailler ! *Sa mère le taloche.*

COUDARD : Qu'est ce que je vous disais, Madame Rimbaud. C'est un tordu. Le proviseur lui-même a jugé que rien de banal ne germe dans la tête de cet enfant : ce sera le génie du bien ou celui du mal. Mais personnellement je penche nettement vers la seconde option.

MADAME RIMBAUD *à Arthur* : Je ne te laisserai pas sortir du droit chemin, entends-tu ?

COUDARD : Et encore, je ne vous ai pas expliqué pourquoi son pantalon est déchiré.

MADAME RIMBAUD : J'espère pour lui qu'il ne s'est pas battu !

COUDARD : Malheureusement oui, Madame Rimbaud.

MADAME RIMBAUD : Il sait pourtant que la violence est un péché !

COUDARD : Vous ne croyez pas si bien dire, car savez-vous à qui il s'est attaqué ? A un séminariste ! Parfaitement Madame ! Un jeune pensionnaire du séminaire qui suit quelques cours dans notre collège.

MADAME RIMBAUD : Un homme d'Eglise ! Seigneur Dieu !

ARTHUR : Ce mouchard m'avait dénoncé au prof. Il sentait la sueur et la sacristie !

COUDARD *à Arthur* : Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? *Un temps.* Parce que vous écriviez de la poésie au lieu de faire des mathématiques ! Parfaitement M^ossieur ! Or il n'y a pas que la littérature dans la vie, mon petit M^ossieur !

MADAME RIMBAUD : Et agresser un curé, quelle honte !

ARTHUR *à part* : Pourtant on leur dit bien de tendre l'autre joue, aux corbeaux.

COUDARD : On a dû les séparer de force. Ils ont roulé par terre et comme la soutane de sa victime s'était relevée, il l'a carrément mordu aux fesses.

MADAME RIMBAUD *talochant Arthur à nouveau* : C'en est trop ! Comptez sur moi, il sera puni. Il se couchera sans souper et il ne mangera qu'un quignon de pain pendant trois jours ! Ses sœurs et son frère n'auront pas le droit de lui parler et il gardera son pantalon déchiré pour aller à l'école, ça lui rappellera sa faute, sa très grave faute.

COUDARD : Bravo Madame.

Scène 2

Arthur est enfermé dans son coin et marmonne pour lui-même en gribouillant sur un cahier.

ARTHUR : « Il te faut étudier, Arthur... étudier, étudier ! » Ils finiront par me clouer la cervelle ! Je ne veux plus user mes culottes sur les bancs d'école ! Je ne veux pas être reçu, je ne veux pas être premier de classe, je ne veux pas de place ! Les examens, c'est pour gagner sa place d'éboueur ou de porcher ! Travailler, moi ? Je suis en grève ! J'ai cent fois mieux à faire ! Et avec ça je reçois des baffes pour toute récompense ! Ah ! Je hais le grec, le latin et l'histoire ! Merde à l'empereur ! Apprendre la vie de Chinaldon, de Nabopolassar, de Darius, de Cyrus et d'Alexandre, c'est un supplice ! Que m'importe à moi que Jules César ait été célèbre ! Que m'importe... Qui sait si les Romains ont existé ? Et quand bien même ils auraient existé, qu'ils me laissent tranquille et qu'ils gardent leurs histoires pour eux ! Quel mal leur ai-je fait, aux Grecs et aux Latins, pour qu'ils me flanquent au supplice ! Leur langue n'est plus parlée par personne au monde ! Ah, saperpouillotte ! *Entre Vitalie.*

VITALIE : Arthur ?

ARTHUR : Vitalie ? Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu sais bien que la Rimbe t'a interdit de m'adresser la parole !

VITALIE : La Rimbe ?

ARTHUR : Notre mère « chérie ».

VITALIE : Il paraît que tu as mordu un prêtre.

ARTHUR : J'en garde encore une mauvaise haleine. Sa chair était blanche et flasque. Il avait le visage gras, la sueur avait maculé son col de traînées grisâtres, et ses souliers fermentaient, comme ceux de Monsieur le curé, le dimanche, quand il bave sa foi.

VITALIE : Maman dit que c'est un péché grave et que ça plaît pas au bon Dieu

ARTHUR : Laisse-le donc, leur fantoche, je hais l'Eglise, je hais la messe. Chaque dimanche, quand on y va en famille, je me retiens pour ne pas crier pendant le divin babillage et les orémus risibles. Vraiment, c'est bête, ces églises. Tout ce temps foutu à rien...

VITALIE *lui tendant un morceau de pain* : Prends ça, tu seras moins en colère.

ARTHUR : Où as-tu pris ça ?

VITALIE : Dans la huche à la cuisine.

ARTHUR : Va tout de suite le remettre en place ! La bouche d'ombre te tuerait !

VITALIE : La bouche d'ombre ?

ARTHUR : Oui, la mère quoi.

VITALIE : On a le temps, elle est partie au marché.

ARTHUR : Mais elle s'en apercevrait à ton retour. Remets ce pain où tu l'as pris ! Je peux bien me passer de manger, tant que j'ai de quoi lire et écrire.

VITALIE : Qu'est-ce que tu vas devenir, Arthur ? Maman veut que tu sois notaire.

ARTHUR : Notaire, comme un bourgeois ? Jamais ! *Il lui tend son cahier*. Tiens, lis ceci !

VITALIE *lisant* : Tu... vates... eris... C'est du latin ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

ARTHUR : Ça veut dire « Tu seras poète ». Je serai poète, tu entends ? Jamais je ne serai un bourgeois !

VITALIE : Qu'est-ce qu'on va penser de toi, à Charleville ?

ARTHUR : Que m'importent les béotiens de Charleville ! Dès que je le pourrai, je partirai loin, bien loin d'ici, et on ne me verra plus dans ce bled. Je partirai chercher le lieu et la formule !

VITALIE : Tu vas faire comme papa ?

ARTHUR *songeant* : Papa... C'est vrai, lui non plus n'est jamais revenu. Tu te souviens de la dernière fois qu'on l'a vu ?

VITALIE : A peine, je n'avais que deux ans. On habitait encore rue Bourbon à l'époque.

ARTHUR : Il astiquait son sabre et maman nous a fait sortir pour le disputer.

VITALIE : Oui, mais nous on s'était cachés pour les observer, ils criaient et j'avais peur.

ARTHUR : Attends, cette scène me revient tout gentiment.

Lumière sur Madame et Monsieur Rimbaud, qui astique son sabre.

MONSIEUR RIMBAUD *à sa femme* : Il fait froid. Tu n'allumes pas le feu ?

MADAME RIMBAUD : Il ne fait pas encore assez nuit, et il n'y a pas de petites économies.

MONSIEUR RIMBAUD : Alors, pourquoi tu as fait sortir les enfants ?

MADAME RIMBAUD : Parce que je voudrais que tu m'expliques pourquoi tu astiques ton sabre à l'approche de Noël.

MONSIEUR RIMBAUD : C'est que je... j'ai décidé d'écourter ma permission. Je repars dès ce soir pour Grenoble.

MADAME RIMBAUD : Mais tu devais rester avec nous jusqu'à la fin de la semaine !

MONSIEUR RIMBAUD : Je devais ! Je devais ! J'ai changé d'avis, voilà tout ! J'ai besoin de quelques jours pour acheter mon paquetage. Ma garnison part pour l'Égypte, puis de là, vers l'Afrique profonde. C'est un voyage très long et je dois m'y préparer.

MADAME RIMBAUD : Qu'entends-tu par « long » ?

MONSIEUR RIMBAUD : Hé bien... je vais être absent pendant un an et demi. A peu près. *Un temps.*

MADAME RIMBAUD : Renonce à ce voyage, Frédéric.

MONSIEUR RIMBAUD : Impossible, ce serait renoncer à mon métier. J'ai des ordres !

MADAME RIMBAUD : Parce que tu appelles ça un métier ? J'en ai assez ! Je ne peux pas continuer ainsi, à attendre tes retours comme une mendicante, à élever seule les enfants.

MONSIEUR RIMBAUD : Femme, tu ne vas pas recommencer avec tes jérémiades !

ARTHUR : Tu tremblais comme une feuille, et moi je te racontais que ce n'était pas pour de vrai, que c'était comme au théâtre !

VITALIE : Mais moi je trouvais ça moins drôle que Guignol, parce que Guignol ne criait pas si fort.

MADAME RIMBAUD : On n'est pas à l'armée ici ! Tu es responsable de notre malheur à tous !

MONSIEUR RIMBAUD : Tu exagères ! Je t'ai toujours envoyé ma solde !

MADAME RIMBAUD : Et qu'est-ce qu'elle m'offre, ta solde ? Un taudis à Charleville, parmi les ouvriers, la crasse, tout ce que j'exècre !

MONSIEUR RIMBAUD : Vitalie ! Tu savais, en m'épousant, que tu ne te marierais pas à un paysan.

MADAME RIMBAUD : Eux au moins font un métier honorable !

MONSIEUR RIMBAUD : Je te vois venir ! Tu veux faire de moi un fermier, c'est ça ? Jamais ! Jamais, tu m'entends ! J'ai besoin d'espace, de lumière, de soleil ! Les voyages sont toute ma vie ! Je ne resterai pas ici, tu m'étouffes ! *Il se lève et renverse tout.*

ARTHUR : Papa s'était mis à tout renverser.

VITALIE : Moi je me blottissais contre toi.

Frédéric Rimbaud part en claquant la porte et laisse son épouse seule, désespérée. La lumière s'éteint de son côté. Arthur et Vitalie se retrouvent seuls.

ARTHUR : Et puis il est parti en claquant la porte. Tu t'en souviens ? Il en a même cassé un carreau.

VITALIE : Maman s'est retrouvée seule et il me semblait qu'elle pleurerait. Ça m'a surprise. Je ne savais pas qu'elle savait pleurer.

ARTHUR : Et cette année-là, nous n'avons pas reçu d'étrennes.

VITALIE : Est-ce qu'on en a jamais reçues ?

ARTHUR : Oui, l'année précédente, mais là tu étais vraiment trop petite pour t'en rappeler. Une nuit, j'ai vu des joujoux, des bonbons habillés d'or, d'étincelants bijoux. Et le matin, on s'est réveillés comme aux grands jours de fête. Papa avait tout décoré avec des tissus en couleur. Tu avais reçu un hochet, et moi un livre d'images.

VITALIE : Nous avons grimpé sur le lit des parents, toute leur chambre était illuminée et des reflets vermeils tournoyaient sur les meubles vernis. La gaieté était permise, alors.

ARTHUR *surpris* : Tu t'en souviens ?

VITALIE *gênée* : Non, euh, je l'ai lu dans ce poème que tu as laissé dans ta chambre. *Un temps*. Tu m'en veux ?

ARTHUR : Ne t'inquiète pas, tu as bien fait, je l'ai bien montré à Izambard. De toute façon la bouche d'ombre peut bien le lire aussi, elle n'y comprendra rien. Je n'ai rien à te cacher. C'est moi qui t'ai appris à écrire, sœurlette.

VITALIE : Ah de ça par contre, je m'en souviens très bien !

ARTHUR : Nous étions assis à la même table, et la Daromphe nous surveillait.

VITALIE : La Daromphe ?

ARTHUR : C'est de l'argot, Vitalie. J'aime appeler notre mère comme ça. Mais tu es trop petite pour comprendre. C'est un mot plein de haine. Attends, on va faire comme si je t'apprenais l'écriture.

Vitalie et Arthur font semblant d'être assis à la même table et de faire leurs devoirs.

VITALIE *avec une voix enfantine* : Arthur, comment on écrit le « O » ?

ARTHUR *même jeu* : Attends, je te le fais en bleu. Tu vois ? C'est comme ça, c'est tout rond, comme l'embouchure d'une trompette.

VITALIE *même jeu* : Ah oui, comme les yeux de maman aussi, quand elle les ouvre en grand.

ARTHUR *reprenant une voix normale* : Et là elle a beuglé... Une vraie bête de somme !

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Vitalie ! Change de place ! Viens près de moi ! Je ne veux pas qu'Arthur t'aide à faire tes devoirs, comme hier. Tu dois apprendre à travailler seule.

VITALIE *reprenant une voix normale* : Je lui ai demandé, plaintivement. *Voix enfantine*. Et papa il viendra m'aider quand ?

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Pour la dernière fois, arrête de parler de ton père. Il ne reviendra plus, un point c'est tout !

ARTHUR : Alors moi comme j'avais déjà terminé mon devoir de latin, je me mettais à m'imaginer comment pouvait être papa, et je me l'inventais à ma manière.

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Refais-moi cette ligne de « A », Vitalie !

ARTHUR : Je me suis mis à écrire : « Mon père était officier dans les armées du roi. C'était un homme grand, maigre, chevelure noire, yeux, peau de même couleur... »

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Les autres voyelles maintenant ! Dans l'ordre, et dépêche-toi !

VITALIE : Moi, je demandais à les mettre en couleur, les voyelles, comme tu me l'avais appris.

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Quelle idée ! Arthur ! Qu'est-ce que tu as raconté à ta sœur ? Les devoirs se font tous à l'encre noire !

ARTHUR : « Mon père était d'un caractère vif, bouillant, souvent en colère et ne souffrant rien qui lui déplût. Ma mère était bien différente : femme douce, calme... » *Il soupire*. Ah, si seulement.

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Vitalie ! A quoi ressemblent tes « O » ?

VITALIE : Moi je lui ai innocemment répondu : « A tes yeux, maman. » Je me suis pris une de ces gifles !

ARTHUR : Et là ma plume a déraillé. J'ai aligné des gros mots sur mon cahier : « Saperlipopette ! Sapristi ! Saperlipopetouille ! Saperpouillotte ! » Heureusement, elle

ne les a pas vus, elle était trop occupée avec toi. Elle me tournait le dos et je lui ai tiré la langue à cette vipère !

VITALIE : Quel fou ! Elle t'aurait tué !

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Récite-moi tes voyelles.

VITALIE *voix enfantine* : A, E, I, O, U...

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Encore !

VITALIE *voix normale* : A, E, I, O, U... *Rimbaud ferme les yeux.*

ARTHUR : Encore !

VITALIE : A

ARTHUR : Noir.

VITALIE : E

ARTHUR : Blanc.

VITALIE : I

ARTHUR : Rouge.

VITALIE : O

ARTHUR : Bleu

VITALIE : U

ARTHUR : Vert.

VOIX DE MADAME RIMBAUD : C'est bien.

ARTHUR : C'est beau. *Vitalie et prise d'une quinte de toux et se frotte les yeux.* Qu'est-ce que tu fais ?

VITALIE : Ça aussi c'est toi qui me l'as appris autrefois, pour faire venir les couleurs et me faire oublier ma toux.

ARTHUR : Ah oui, c'était mon tour de magie favori.

VITALIE : Ça marchait et ça marche encore. Je vois les couleurs ! Le bleu, le rouge, le vert... Elles prennent forme et elles dansent tout autour de moi. Et puis, et puis je finis par voir une lumière bizarre. Ça me faisait peur, je te demandais si c'était un péché.

ARTHUR *riant* : Peu importe si c'est un péché, l'essentiel c'est que ça t'illumine.

VITALIE : J'avais peur que le bon Dieu ne nous punisse.

ARTHUR *à part* : Dieu ne nous voit pas. Dieu ne nous aime pas.

VITALIE : Ensuite, comme nous avons terminé nos devoirs, elle nous a laissés seuls un instant pour chauffer la soupe.

ARTHUR : On en a profité pour aller voir en vitesse Julie, notre voisine, tu t'en souviens ?

VITALIE : Maman nous défendait de la fréquenter ! Elle était sale ! Elle avait des poux ! Sa mère devait les lui enlever. Son papa buvait, en plus !

ARTHUR : Et pourtant moi aussi j'aurais voulu être sale et avoir des poux. J'aurais voulu qu'on promène dans mes cheveux de frêles doigts aux ongles argentins, des doigts fins, terribles, charmeurs, électriques et doux. J'aurais voulu être saoul à m'envoler !

VITALIE : Comme j'aime quand tu parles comme ça, ça me fait voir des choses... Arthur ? Tu veux bien me raconter la mer ? Comme dans ce roman que tu lisais hier, avec ce bateau qui va sous l'eau...

ARTHUR : Bien sûr Vitalie, mais tu sais quoi ? Nous allons laisser Jules Verne vingt mille lieues sous ses mers et nous en aller nous-mêmes à l'Océan.

VITALIE : Mais tu n'as pas le droit de sortir d'ici, et puis l'Océan c'est si loin. A Charleville, il ne coule que la Meuse.

ARTHUR : Oui mais la Meuse y mène ! Nous prendrons une barque et le fleuve nous laissera descendre où nous voudrons ! Nous irons jusqu'à la mer, Vitalie, nous danserons sur les flots ! Si un orage éclate, nous contemplerons les éclairs zébrer le ciel en filaments violets, et je te ferai voir des Indiens, la nuit verte des neiges éblouies, des lunules électriques, des hippocampes noirs, des poissons d'or, des morves d'azur ! Et...

VOIX DE MADAME RIMBAUD : Vitalie ! Où es-tu ?

VITALIE : Cette fois elle ne crie pas dans nos souvenirs.

ARTHUR : Ah ben finalement, elle est venue à nous toute seule, la mère. File, va ranger ce quignon et ne te fais pas prendre. *Vitalie est reprise d'une quinte de toux.*

Scène 3

ARTHUR *accourant vers Izambard avec une lettre* : Monsieur Izambard ! Monsieur Izambard ! Regardez ! J'ai écrit une lettre à l'intention du célèbre poète Théodore de Banville, et je veux la lui envoyer avec quelques uns de mes propres poèmes. Pourriez-vous la lire s'il vous plaît ?

IZAMBARD *prenant la lettre et lisant à voix haute* : « Cher maître, nous sommes aux mois d'amour ; j'ai dix-sept ans... »

ARTHUR *embarrassé* : Oui, je me suis un peu vieilli, mais si je lui avoue que je n'ai que quinze ans, il ne me prendra pas au sérieux.

IZAMBARD *continuant* : « L'âge des espérances et des chimères, comme on dit, - et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, - pardon si c'est banal, - à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes... »

ARTHUR *l'interrompant* : Vous lirez tout cela plus tard, quand vous serez seul, puis vous me direz ce que vous en pensez.

IZAMBARD *rangeant la lettre* : Comme vous voudrez.

ARTHUR : Ma démarche doit vous paraître un peu... un peu bête, mais je voudrais tellement quitter ce trou et me rendre à Paris, pour rencontrer des écrivains, m'en faire connaître et qui sait en faire partie. Parce que c'est mort, ici. Charleville n'aime pas la poésie. J'ai l'impression d'être dans un tombeau.

IZAMBARD : Mais pourquoi écrivez-vous précisément à Banville ?

ARTHUR : Parce que... parce que... Banville est un vrai poète ! Et aussi... il dirige un collectif de poésies « Le Parnasse contemporain ». Imaginez un peu s'il accepte de publier mes poèmes dans le prochain volume ! *Récitant.*

« Soleil et Chair du Sieur Arthur Rimbaud »

« Je regrette les temps de la grande Cybèle

Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,

Sur un grand char d'airain, les splendides cités ;

Son double sein versait dans les immensités

Le pur ruissellement de la vie infinie.

L'Homme suçait, heureux, sa mamelle bénie... »

Pensez-vous qu'il me répondra ?

IZAMBARD : Voyons Arthur, vous voulez tout et tout de suite. Banville lira sûrement vos poésies, car elles dégagent une grande force. Quant à savoir s'il vous fera publier, nul ne saurait le dire.

ARTHUR : Peut-être que je lui ai écrit pour rien alors. Mais si je n'agis pas, je finirai par étouffer !

IZAMBARD : Pas de défaitisme mon garçon ! Considérez cette lettre comme une bouteille jetée à la mer. Et même si Banville ne vous répond pas, je pourrai vous mettre en rapport avec d'autres écrivains de ma connaissance.

ARTHUR : Comment vous remercier ? Tout ce que vous faites pour moi, je... enfin... Vous êtes très chic et j'espère ne jamais vous décevoir. Euh, je dois y aller, ma mère, ma mère, vous comprenez...

IZAMBARD : Oui, oui, je comprends.

ARTHUR : Mais avant de vous quitter, je, euh...

IZAMBARD : Y a-t-il autre chose qui vous préoccupe ?

ARTHUR : Oui, je n'ai plus rien à lire.

IZAMBARD *lui tendant un livre* : Tenez, j'ai là un volume qui risque de vous tenir longtemps.

ARTHUR *lisant la couverture* : « Les Misérables » de Victor Hugo. Merci beaucoup et à demain !

Scène 4

Vitalie écrit à son bureau pendant que sa mère coud.

VITALIE *se relisant sans être entendue* : « Printemps 1870. J'ai compté les marronniers sous les allées : il y en cent onze, alors qu'autour de la promenade de la Gare, il n'y en a que soixante-treize. » *Elle s'arrête et soupire.* Que d'occupations mesquines et pénibles. Je n'arrive pas à vaincre mon ennui. *Elle se met à tousser.*

MADAME RIMBAUD : Que se passe-t-il ?

VITALIE : Rien maman, rien.

MADAME RIMBAUD : Tu es toute rouge ! Tu es souffrante à nouveau ?

VITALIE : Non, rassure-toi.

MADAME RIMBAUD : Toujours ta maladie de poitrine.

VITALIE : Ou l'ennui peut-être.

MADAME RIMBAUD : Que dis-tu ?

VITALIE : J'ai trop vite été retirée du pensionnat. Là-bas on m'apprenait le chant... et personne ne chante, ici à Charleville, à part les oiseaux, lorsqu'il y en a.

MADAME RIMBAUD : Deux ans d'école, c'est bien assez pour ton éducation. A présent tu dois apprendre à reprendre les chaussettes, broder une nappe, coudre un col, bref, à tenir impeccablement une maison et à te taire.

VITALIE : Une maîtresse de maison jouit d'un mari néanmoins.

MADAME RIMBAUD : Pas toutes.

VITALIE : Et je me sens bien seule, je ne vois plus Arthur.

MADAME RIMBAUD : Ah ça, ce n'est pas de ma faute s'il traîne sur le chemin de l'école avec son professeur de français. Mais tiens, le voilà justement, je vais lui toucher deux mots. *Entre Arthur.* Tu es en retard, Arthur.

ARTHUR : Navré, j'étais avec Monsieur Izambard.

MADAME RIMBAUD : Ça je ne le sais que trop. *Désignant son livre.* Et que tiens-tu là ?

ARTHUR : Ça ? C'est un roman qu'il m'a prêté.

MADAME RIMBAUD : Montre-le-moi.

ARTHUR : Mais...

MADAME RIMBAUD : Montre-le-moi je te dis. *Lui arrachant le livre.* « Les Misérables », qu'est-ce encore que cela ?

ARTHUR : De la littérature, simplement.

MADAME RIMBAUD : Il ne faut pas mettre n'importe quel livre entre les mains des enfants.

ARTHUR : Victor Hugo n'écrit pas n'importe quel livre et je ne suis plus un enfant.

MADAME RIMBAUD : Je vais le rendre à Monsieur Izambard, et lui écrire une lettre pour lui déconseiller de te permettre des lectures aussi... dangereuses. Ces pages sentent méchamment le soufre !

ARTHUR *outré* : Non ! Laisse-moi ce livre ! N'envoie pas ce mot !

MADAME RIMBAUD : Arthur ! Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi. De plus, je vais le rencontrer pour lui dire ce que je pense de son enseignement. Et sans mâcher mes mots, crois-moi.

ARTHUR *explosant* : Mais de quel droit ? C'est le meilleur professeur qu'il y ait jamais eu dans ce foutu collège ! Il me comprend, lui ! Il ne m'interdit pas de vivre !

MADAME RIMBAUD : J'estime qu'un professeur digne de ce nom ne doit pas faire lire Victor Hugo à ses élèves. Cet homme a des idées pernicieuses.

ARTHUR : Des idées pernicieuses ? Il est républicain, c'est ça ? Et alors ?

MADAME RIMBAUD : Tu es trop jeune, trop influençable. Cet Hugo, c'est l'ennemi de l'ordre. Il a été banni pour ça.

ARTHUR : Banni par qui ? Par la petite bourgeoisie bien pensante ! Toujours les mêmes crevards vérolés !

MADAME RIMBAUD : Arrêtons là, veux-tu ! Tu es trop jeune pour avoir des idées en politique.

ARTHUR : J'ai le droit de penser ce que je veux ! J'ai le droit de lire ce que je veux !

MADAME RIMBAUD : Pas ce livre obscène ! Un écrivain digne de ce nom ne doit pas utiliser le... le mot de Cambronne ! Oui parfaitement ! J'ai entendu dire qu'il était imprimé en toutes lettres dans ce roman !

ARTHUR : Le mot de Cambronne ? « Merde » c'est ça ? Hugo a écrit « merde » ! Mais comme il a raison, bon sang, le vieux poète, de dire merde à Napoléon ! Moi aussi je lui dis merde, je dis merde à tout, tu m'entends ? Merde !

MADAME RIMBAUD *le giflant* : Ça suffit ! Puisque tu oses me répondre aussi grossièrement, tu passeras la nuit au grenier, une fois de plus ! Tu es chez moi et tu n'es pas encore en âge de me manquer de respect ! *Arthur sort une gambier de sa poche.* Et si je t'attrape encore à fumer en cachette, ça sera l'interdiction formelle de sortir et de lire quoique ce soit !

Scène 5

Madame Rimbaud, Arthur et Vitalie s'en vont promener.

MADAME RIMBAUD : Vitalie, as-tu pris tes gants et ton mouchoir blanc ? *Vitalie acquiesce.* Arthur, le parapluie se porte toujours de la main droite et redresse ton chapeau. *Arthur enfonce le chapeau sur sa tête.* Pas comme ça voyons ! Tu vas te décoiffer ! Voilà, allons-y dignement pour la promenade.

VITALIE : Il fait chaud, ce n'est pas fréquent à Charleville, même en juillet.

MADAME RIMBAUD : Soleil ou pas, je ne sais pas si l'été sera beau, avec cette guerre qui fait rage depuis le 19 juillet.

VITALIE : Ne t'en fais pas, Napoléon va rapidement mettre les Prussiens au pas.

MADAME RIMBAUD : Je n'aime pas ça quand même. Qui sait ce qui pourrait arriver. On raconte les pires choses sur Bismarck.

ARTHUR : Du coup il m'intéresse ! Si seulement il pouvait nous crever cet Empire !

MADAME RIMBAUD : C'est ça, contrarie-moi, si c'est tout ce que tu sais faire.

ARTHUR : Alors j'arrête les études si je ne sais rien faire d'autre.

MADAME RIMBAUD : Arthur, tu ne vas pas recommencer ! Tu ne vas pas arrêter tes études alors que tu as reçu tous ces prix en fin d'année !

VITALIE : Sept prix, dont celui du Concours Académique ! La suprême récompense ! Et autant de beaux livres ! Quel tonnerre d'applaudissements quand le proviseur t'a appelé lors de la distribution ! Dommage que Monsieur Izambard n'était pas là pour te féliciter !

MADAME RIMBAUD : D'autant qu'il ne te reste qu'une année avant le bac.

ARTHUR : Et après ? Qu'est-ce que je ferai après ? Notaire de province ? J'aimerais mieux me brûler la cervelle tout de suite...

MADAME RIMBAUD : C'est très respectable.

VITALIE : Tu seras la fierté de la famille !

ARTHUR : Les études ne servent à rien ! Je ne veux plus avoir de compte à rendre à personne ! Je veux aller à Paris et rencontrer des écrivains ! La vraie vie est ailleurs !

VITALIE *rêveuse* : Paris... Ça doit être si différent d'ici, Paris. On doit s'y amuser.

MADAME RIMBAUD : Tais-toi Vitalie ! Toi tu prends toujours la défense d'Arthur, même quand il est fou ! Qu'est-ce qu'il irait faire à Paris ? Il n'y connaît personne !

ARTHUR : Monsieur Izambard a beaucoup de relations à Paris.

MADAME RIMBAUD : Encore ce Monsieur Izambard ! On peut dire qu'il a fait des dégâts, celui-là, en quelques mois. J'espère qu'il ne remettra plus les pieds au collège de Charleville.

ARTHUR : Rassure-toi, c'est quelqu'un de trop bien pour pourrir dans ce trou ! Quant à moi, j'irai à Paris, que tu le veuilles ou non !

MADAME RIMBAUD : Tu continueras tes études, tu m'entends ? S'il le faut, je t'enfermerai dans un internat ! A présent le sujet est clos, tu ne vas pas nous gâcher ce beau dimanche. Plus un mot ou je te gifle.

VITALIE : Oui, assez de visages tristes ! Il fait beau et j'ai envie de m'amuser ! Sais-tu Maman que toutes mes amies se plaignent parce que leur père est parti à la guerre ? Et mon papa à moi, il est absent depuis toujours. Est-ce que je m'en plains, moi ? Non, n'est-ce pas ?

MADAME RIMBAUD : Tu es une brave fille.

VITALIE : Tout le monde parle de la guerre, je ne sais pas trop ce que c'est, mais tout le monde s'inquiète, c'est drôle. Tu te souviens, la semaine dernière ? Les militaires défilaient à Charleville, au roulement du tambour. Ils paraissaient tout raides sur leurs chevaux. Ils brandissaient leurs fusils et la foule applaudissait. La plupart étaient si jeunes.

Arthur s'est éclipsé pendant cette réplique. Oh, regarde ces fleurs de l'autre côté de la prairie, maman ! Est-ce que je peux aller les cueillir ?

MADAME RIMBAUD : Si tu veux, mais ne t'éloigne pas, ne te salis pas et fais-toi accompagner par Arthur, c'est plus prudent.

VITALIE : Arthur ? Tu viens avec moi ? Arthur ? Où est-il ? Il a laissé tomber son parapluie.

MADAME RIMBAUD *regardant autour d'elle* : Je me disais aussi qu'il s'était fait discret tout à coup. Arthur ? Il a disparu !

VITALIE : Il a dû aller chercher un livre à la maison, tu sais comment il est.

MADAME RIMBAUD : Ne raconte pas de bêtises, la maison est fermée, c'est moi qui ai la clef.

VITALIE : Alors je ne sais pas, il a rencontré quelqu'un qui...

MADAME RIMBAUD : Tu es au courant de quelque chose ?

VITALIE : Mais non... mais non... Il a dû...

MADAME RIMBAUD : Tu es sûre que tu ne me caches rien ?

VITALIE : Rien je t'assure.

MADAME RIMBAUD : Est-ce qu'il s'est confié à toi ces derniers temps ? Est-ce qu'il t'aurait parlé d'un projet quelconque ? Parle !

VITALIE : Il ne m'a rien dit.

MADAME RIMBAUD *regardant partout* : Bien, nous allons l'attendre une demi-heure. S'il n'est pas là, nous rentrerons à la maison.

VITALIE *en aparté* : C'est pourtant vrai, je n'en sais rien. Dieu sait si pourtant je le couvre, Arthur. Je sais qu'il fume en cachette avec son ami Ernest. Je sais qu'il a volé deux recueils du poète Paul Verlaine à la librairie parce que notre mère ne lui donne pas un sou. Je sais qu'un soir de concert, sur la place de la gare, il a embrassé les tresses d'une jeune fille et qu'il s'est enfui aussitôt, quel grand timide sous ses airs rebelles. Je sais aussi qu'il traîne dans les cafés pour boire de la limonade. Mais tout cela je le garde pour moi. On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans.

MADAME RIMBAUD : Une heure que nous l'attendons.

VITALIE : Il vaut mieux que nous rentrions. Il reviendra de lui-même à la maison.

MADAME RIMBAUD : Tant pis pour ce petit drôle, je lui fermerai la porte au nez et il dormira dehors. Il veut partir ? Hé bien qu'il parte, ce n'est pas moi qui vais le retenir, ce vaurien. Qu'il aille voir ailleurs si l'herbe est plus verte.

VITALIE : Le soir tombe. Comme tout est calme.

MADAME RIMBAUD : Oui, c'est la guerre, tout est silencieux et sinistre. Le pays est infesté de Prussiens. Mais alors Arthur ? Peut-être qu'ils vont le capturer, ou le tirer comme un lapin ?

VITALIE : Il pleut. *Elle se met à tousser.*

MADAME RIMBAUD : Tant pis pour lui, il n'a même pas son parapluie, ça lui apprendra. Il se sera réfugié dans un café, et comme il n'a pas d'argent, on l'aura chassé. Mais il n'a pas seulement un manteau, il va se trouver mal.

VITALIE : C'est le couvre-feu.

MADAME RIMBAUD : Où, où peut-il bien être ? Chez son camarade Ernest ?

VITALIE : La famille d'Ernest habite Mézières.

MADAME RIMBAUD : Et Mézières est assiégé par les Allemands ! Il va lui arriver un malheur, j'en suis sûre, je ne le reverrai jamais !

VITALIE : Il reviendra, ne t'inquiète pas. Moi j'ai confiance, je sais qu'on nous le ramènera.

MADAME RIMBAUD : « On » ? Je me demande qui s'occuperait de me le ramener. Tout le pays est sens dessus dessous.

VITALIE : Rentrons, maman. Peut-être qu'Arthur nous attend devant la porte.

MADAME RIMBAUD : Tu as raison, que faire d'autre de toute façon ? Et puis ce n'est pas bon pour ta maladie, de rester ici dans le froid. S'il ne rentre pas pendant la nuit, j'avertirai la police. Ah, si cet Izambard habitait encore Charleville, il aurait pu nous renseigner. *Elles s'en vont tandis qu'Izambard s'adresse au public.*

IZAMBARD : Je n'aurais pu renseigner davantage Madame Rimbaud. Arthur n'a parlé de sa fugue à personne. Il n'a emporté que ses poèmes et il a sauté dans un train pour Paris. Les contrôleurs l'ont vite appréhendé. Pas de billet. 15 francs d'amende. Bien entendu, il ne les avait pas. A la capitale, ils l'ont remis aux gendarmes qui l'ont emprisonné pour vagabondage. C'est de la prison de Mazas qu'il m'a écrit cette lettre. *Sortant la lettre et la lisant.* « Vous m'avez toujours été comme un frère : je vous demande instamment votre aide. Venez ici me réclamer en répondant de moi. Faites tout ce que vous pourrez et écrivez à ma pauvre mère pour la consoler. »

Scène 6

Un juge interroge Arthur, en costume de prisonnier trop grand.

JUGE : Nom, prénom, âge, adresse !

ARTHUR : Rimbaud, Arthur, dix-huit ans.

JUGE : Dix-huit ans, vraiment ? Tu viens de Charleville il paraît ?

ARTHUR : Oui.

JUGE : Oui Monsieur le juge ! Adresse à Charleville et nom des parents. *Silence.* Alors ?

ARTHUR : Je n'ai rien à dire.

JUGE : Tu crois ça ? Et ici, quelle est ton adresse à Paris ? *Silence.* Bon ! Vagabondage à Paris, et tu prétends venir de Charleville... Charleville, cité frontalière. Tu ne veux pas donner ton adresse à Charleville, parce que tu n'en as pas, parce qu'en fait, tu ne viens pas de Charleville, mais d'un peu plus loin vers l'est. Tu viens de la Prusse !

ARTHUR : Mais pas du tout ! Qu'est-ce que vous allez chercher ?

JUGE *frappant du poing* : Je t'ai déjà dit de m'appeler Monsieur le juge ! Si tu me donnes le nom et l'adresse de tes parents, je pourrai peut-être croire que tu viens de Charleville. *Silence.* Je suis décidé à te laisser une seconde chance. Si tu me dis qui t'envoie à Paris et la mission dont tu es chargé, on tâchera de s'arranger par la suite.

ARTHUR : Mais enfin, de quelle mission parlez-vous ? Je ne comprends rien à ce que vous racontez. C'est grotesque !

JUGE : Je suis persuadé que tu es un espion allemand !

ARTHUR : Quelle idée ! Regardez-moi... Monsieur le juge. Je suis trop jeune pour...

JUGE *exhibant une liasse de papiers* : Et ça ? On l'a trouvé dans tes poches.

ARTHUR : Ne... ne touchez pas à ça !

JUGE : Ces papiers sont donc si précieux ?

ARTHUR : Oui mais... pour moi uniquement. Ce sont mes poèmes !

JUGE : Tu crois que je vais avaler ça ? Comme si l'heure était à la poésie, alors que nous sommes en pleine guerre ! *Parcourant les feuilles.* Ma parole, c'est aussi illisible que des hiéroglyphes ! Ça cache quelque chose ! *Désignant un feuillet.* Ça par exemple ! Ce n'est même pas en français !

ARTHUR : « Vénus Anadyomène » ! C'est simplement le titre d'un poème !

JUGE : Sûrement ! Et tu prétends que c'est la première fois que tu viens à Paris ?

ARTHUR : Oui Monsieur le juge.

JUGE : Tu mens ! Qu'est-ce que c'est écrit, là ? « Palais des Tuileries, vers le 10 août 1792 » !

ARTHUR : Mais c'est ridicule ! C'est une pure invention ! Si j'étais venu à Paris en 1792, j'aurais plus de quatre-vingts ans !

JUGE : Mon petit Monsieur, je commence à en avoir assez de tes impertinences. C'est un message codé, et tu vas me dire tout de suite ce que ça signifie !

ARTHUR : Mais là encore, c'est un poème ! J'imagine simplement un dialogue entre un forgeron et Louis XVI, devant le peuple !

JUGE : Le peuple ? Sentiments révolutionnaires, j'en prends note. *Il range les papiers.*

ARTHUR : Monsieur le juge, vous allez me les rendre, n'est-ce pas ?

JUGE : Lorsque tu te montreras plus coopératif. Et comme tu continues à faire ta mauvaise tête, tu retournes en prison pour espionnage. *Arrivée d'Izambard.*

IZAMBARD : Ce n'est pas un espion, Monsieur le juge.

JUGE : Qui êtes-vous ?

IZAMBARD : Georges Izambard, professeur de rhétorique. Je réponds de ce jeune homme, Monsieur le juge, c'est l'un de mes anciens élèves. Je peux vous garantir qu'il n'est pas un agent de la Prusse, il a fugué du domicile parental, tout simplement. Voici le nom de sa mère et son adresse à Charleville.

JUGE : Mouais...

IZAMBARD *déposant une somme d'argent devant le juge* : Voici aussi le montant de son amende pour avoir pris le train sans billet. Je me charge de le ramener chez lui.

JUGE : Ah, du moment que sa dette est payée, tout rentre dans l'ordre. Déguerpissez.

IZAMBARD *à Arthur* : Viens Arthur, tu es libre.

ARTHUR : Mais ma mère va me tuer.

IZAMBARD : Je lui parlerai, n'aie pas peur.

Scène 7

Arthur et Izambard arrivent chez les Rimbaud. Vitalie se jette au cou de son frère.

VITALIE : Arthur ! Arthur ! Tu nous reviens sain et sauf ! Comme je suis heureuse que tu sois de retour ! Alors ? Tu as vu Paris ? Comment était-ce ?

Apparaît Madame Rimbaud.

MADAME RIMBAUD *d'une voix terrible* : Laisse-en un peu pour les autres. *Vitalie s'écarte. Madame Rimbaud toise son fils et le giflé violemment.* File dans ta chambre. Tu resteras au pain sec et à l'eau pendant deux jours.

Arthur obéit et disparaît sans un mot, accompagné de Vitalie. Un temps.

IZAMBARD : Si je puis me permettre, Madame, il me semble que... C'est un peu délicat à dire, mais vous n'agissez pas avec Arthur comme il le faudrait. S'il a fait cette fugue...

MADAME RIMBAUD : Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, vous n'avez aucun conseil à vous permettre. Pour qui vous prenez-vous pour vous mêler de mes affaires de famille ? Je l'accepte à nouveau chez moi, c'est déjà beaucoup.

IZAMBARD : Enfin Madame...

MADAME RIMBAUD : Je ne veux rien entendre de plus. Je sais ce que vous allez dire, que mon fils est un génie et que c'est moi la méchante, la bouche d'ombre, la mère Rimbe, comme il m'appelle. Il se complaît, comme vous, à me faire endosser le mauvais rôle, celle qui hurle, celle qui brime, celle qui maltraite. Mais mettez-vous à ma place, Monsieur le professeur. Contrairement à vous, je n'ai pas pu faire d'études, moi, mes parents étaient trop pauvres. Et mon mari m'a abandonnée en me laissant quatre enfants en bas âge. Imaginez quelles responsabilités cela a représenté pour moi ! J'ai tenu très strictement ma progéniture, c'est un fait. Je ne voulais pas qu'ils finissent délinquants, comme tant d'autres enfants qui n'ont pas connu leur père. Tout comme vous, j'ai toujours perçu les capacités intellectuelles d'Arthur. Et bien loin de les méconnaître, j'ai fait en sorte qu'il les fasse valoir, qu'il suive de hautes études, qu'il s'élève dans l'échelle sociale, qu'il devienne quelqu'un, qu'il ne connaisse pas la misère comme moi je l'ai connue, et qu'un jour il m'en remercie. Mais il a fallu que vous veniez lui tourner la tête avec cette maudite littérature. Mon fils poète, et quoi encore ! Vous voulez en faire un traîne-misère, un crève-la-faim, un va-nu-pieds, un... un... un Bohémien qui plane dans l'azur vautré dans la fange. Sachez, Monsieur, que je vous rends responsable de tout ce qui s'est passé. *Elle lui tend une enveloppe.* Tenez ! Voici les quinze francs qu'Arthur vous a coûté, et que je n'entende plus parler de vous.

IZAMBARD : Gardez-les, Madame. S'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais gardé Arthur avec moi. *Au public.* Mais Arthur n'allait pas s'arrêter en si bon chemin. Le mois suivant, il fuguait une deuxième fois et me rejoignait à Douai à la seule force de ses jambes. Cette fois, ce sont les gendarmes qui l'ont ramené, à la grande honte de sa mère. En février de l'année suivante, il se rendait, seul et presque sans un sou, à Paris, Paris assiégé par les Prussiens, Paris ravagé par les obus, Paris tenaillé par la famine. Il en est revenu, la peau rongée par la boue, des poux plein les cheveux, sans gîte, sans habits, sans pain, le cœur gelé.

Scène 8

Arthur, avachi sur un divan, fume la pipe en écrivant des vers. Entre Vitalie.

VITALIE *déchiffrant ce qu'écrit Arthur* : Le... Bateau... ivre. Quel beau titre ! Il raconte la mer, n'est-ce pas ? La mer et toutes ses couleurs... *Elle est prise d'une quinte de toux.*

ARTHUR : Toi, tu souffres et tu ne te plains jamais. La souffrance s'acharne toujours sur les innocents.

VITALIE : J'ai l'habitude. Et tes poèmes me soulagent.

ARTHUR : Au fait, est-ce qu'il y a du courrier pour moi ?

VITALIE : Le facteur n'est pas encore passé. Tu attends quelque chose ?

ARTHUR : Ça se pourrait. *Entre Madame Rimbaud.*

MADAME RIMBAUD *à Vitalie* : Qu'est-ce que tu fais dans sa chambre ?

VITALIE : Euh... Rien... Je venais juste voir comment il allait.

MADAME RIMBAUD : Pour l'instant, moins tu le verras, mieux ce sera. Va faire ton ménage. Je dois discuter avec ton frère.

VITALIE : Oui mère. *Elle sort.*

MADAME RIMBAUD à Arthur : Jusqu'à quand vas-tu pourrir dans cette chambre ?

ARTHUR : Jusqu'à ce qu'un faune effaré vienne me chercher.

MADAME RIMBAUD : Arthur ! Depuis la fin de la guerre, les cours ont repris au collège, et tu n'y as pas mis les pieds une seule fois. Toi, le premier de classe, on te cite à présent comme l'exemple à ne pas suivre !

ARTHUR : Tant mieux. Je n'ai plus aucun goût pour l'école. J'y perdrais mon temps.

MADAME RIMBAUD : Si tu as décidé d'arrêter tes études, alors travaille au moins !

ARTHUR : Pour quoi faire ? Employé de bureau ?

MADAME RIMBAUD : Cela vaudrait mieux que de t'encrapuler, à te prétendre un Voyou, comme tu l'as écrit à Izambard. Je trouve ça malsain, entends-tu ?

ARTHUR : Aussi malsain que d'intercepter et lire mon courrier ? Et puis c'était « Voyant », pas « Voyou ».

MADAME RIMBAUD montrant ses feuillets : Si tu abandonnais « ça », tu trouverais un métier honorable ! *Elle renverse les manuscrits par terre.*

ARTHUR : Le travail est plus loin de moi que mon ongle l'est de mon œil. Je ne travaillerai jamais. Du moins au sens où tu l'entends.

MADAME RIMBAUD : Et l'argent ? Il t'en faut pourtant !

ARTHUR : C'est vrai que les dix centimes que tu me donnes tous les dimanches pour payer ma chaise à l'église, ça reste assez maigre.

MADAME RIMBAUD : Où trouves-tu la monnaie pour payer ton tabac ? Tu as encore vendu des livres qu'on t'avait prêtés ?

ARTHUR haussant les épaules : Meuh non... D'anciens camarades qui m'entretiennent. A moins que je ne le vole, qui sait.

MADAME RIMBAUD : Que tu le voles ? Mais qu'ai-je fait au Ciel pour que tu tournes si mal ? Encore une nouveauté ! Quand je pense qu'on t'accuse de semer des graffitis sur les murs de Charleville !

ARTHUR : Tel un Petit Poucet rageur, je les égrène dans ma course.

MADAME RIMBAUD : Et quels graffitis ! Des obscénités m'a-t-on raconté !

ARTHUR à part : Bof. « Je contemplostate la Nature et ça m'absorcule tout entier. » Ou alors c'est « Merde à Dieu » qui choque les culs bénis du coin ? Je secoue leur cage ! Ils devraient me remercier...

MADAME RIMBAUD : En plus, on t'a vu jeter une pierre et briser une vitre de la bibliothèque municipale.

ARTHUR : C'était pour faire lever ces assis aux poings noyés dans des manchettes sales, greffés aux squelettes noirs de leur chaises.

MADAME RIMBAUD : Ne dis pas n'importe quoi ! Tu l'as fait par pure vengeance, parce qu'ils refusaient de te prêter certains livres, et avec raison puisque tu n'en prenais pas soin. Tu me répugnes !

ARTHUR ironique : C'est le moins que je puisse faire pour toi ! Oh peu importe, ces torche-culs qu'on m'interdit. Je pisse plus haut et plus loin, moi. Je pisse vers les cieux bruns.

MADAME RIMBAUD : Et tu voudrais que je continue à te loger et à te nourrir à ne rien faire ? Va-t-en trouver une place ou je te mets à la porte ! Et tu vas me faire le plaisir de te laver ! Tu empestes le tabac et la bière !

ARTHUR : C'est une perte de temps, de se laver ! Et cette place, je la prendrai avec plaisir. Quand tu me verras manger positivement de la merde, tu ne trouveras plus que je coûte trop cher à nourrir. *Madame Rimbaud lève le bras pour le gifler, Arthur lui saisit la main au vol.* Arrête, plus de gifles, c'est fini.

MADAME RIMBAUD *hurlant* : Tu finiras en prison, tu entends ? En attendant tu peux t'en aller ! Tu es pire que ton père ! *Elle sort. Arthur ramasse ses feuillets et se relit.*

ARTHUR : « De tes noirs Poèmes, - Jongleur !
Blancs, verts et rouges dioptriques,
Que s'évadent d'étranges fleurs
Et des papillons électriques ! »

C'est absolument moderne. Me répondra-t-il ? *Entre Vitalie, une lettre à la main.*

VITALIE : Tu avais vu juste, nous avons reçu une lettre pour toi.

ARTHUR : Ouvre-la et lis-la-moi.

VITALIE : Vrai ? Tu me le permets ?

ARTHUR : Je n'ai jamais eu de secret pour toi. *Vitalie décachète la lettre.*

VITALIE : Il n'est pas bien bavard, ton correspondant. Il n'a écrit qu'une ligne.

ARTHUR : Qu'est-ce qu'elle dit, cette ligne ?

VITALIE : « Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend. »

ARTHUR : C'est signé qui ?

VITALIE : Paul Verlaine. *Arthur bondit sur elle et lui arrache la lettre.*

ARTHUR : Verlaine ! Verlaine me demande d'aller à Paris ! Tu te rends compte ?

VITALIE : Non pas vraiment. Verlaine, c'est celui dont tu volais les recueils chez le libraire ?

ARTHUR : Oui c'est lui ! Un vrai poète ! L'un des plus grands du siècle, Vitalie ! Je lui ai envoyé quelques uns de mes poèmes, et il me demande de le rejoindre ! Je vais enfin fréquenter des écrivains !

VITALIE : Il t'appelle « Chère grande âme ». C'est joliment dit et très gentil.

Entre Madame Rimbaud.

MADAME RIMBAUD *à Vitalie* : Que fais-tu là Vitalie ? Je t'ai déjà dit de ne pas entrer dans cette chambre. Sors d'ici immédiatement !

VITALIE : Mais je lui apportais son courrier, et puis... Arthur a quelque chose à te dire.

MADAME RIMBAUD *à Arthur* : Ça je le sais bien ! Alors, tu as pris ta décision ?

ARTHUR : Oui, je vais à Paris.

MADAME RIMBAUD : Ben voyons ! Tu vas encore traîner tes pieds nus sur les routes !

ARTHUR : Déchirer mes bottines aux cailloux des chemins. C'est ma devise !

MADAME RIMBAUD : Côtayer les clochards de Paris ! Fréquenter les filles de mauvaise vie !

ARTHUR : Prendre le sanglot des Infâmes, la haine des Forçats, la clameur des Maudits.

MADAME RIMBAUD : Pour en revenir à moitié mort de froid et de faim, comme la dernière fois. Arthur, tu n'en reviendras pas !

ARTHUR : Oh, cette fois, pas de risque. Paul Verlaine m'offre gîte et couvert à son domicile.

MADAME RIMBAUD : Paul Verlaine ? Qui est-ce ?

ARTHUR : Tu ne le connais pas. On ne parle pas de lui dans la gazette des paysans.

MADAME RIMBAUD : Avec quoi comptes-tu payer ton voyage ?

VITALIE *à sa mère* : Maman, s'il te plaît, sois assez gentille pour le lui offrir. Ce monsieur qui l'invite est un grand poète. C'est très important pour son avenir.

MADAME RIMBAUD *à Vitalie* : Tais-toi donc, péronnelle ! La littérature n'est pas un métier, et je ne lui donnerai pas un sou.

ARTHUR : Je n'ai pas besoin d'argent. Voyez, sa lettre contient aussi un mandat pour défrayer mon déplacement.

MADAME RIMBAUD *déseparée* : Tu pars quand ?

ARTHUR : Tout de suite. *Vitalie pousse un cri de joie.*

MADAME RIMBAUD : Combien de temps vas-tu t'absenter ?

ARTHUR : Je ne sais pas.

MADAME RIMBAUD : Longtemps ?

ARTHUR : Je ne sais pas. Et d'ailleurs, je m'en fiche proprement ! *Vitalie apporte une valise.*

VITALIE : C'est moi qui vais te la remplir. Laisse-moi te choisir les chaussettes. Il fait froid à Paris, et quand on a chaud aux pieds, on a chaud partout.

ARTHUR : Je te remercie, mais je n'ai pas besoin de bagage. Je ne prends que ça. *Il rassemble ses manuscrits et les glisse dans sa poche.*

VITALIE : Mais... bon, comme tu voudras.

MADAME RIMBAUD : Tu ne veux même pas te laver avant de partir ?

ARTHUR : *éclate d'un rire mauvais...* Au revoir ! *Il embrasse sa sœur et s'en va.*

MADAME RIMBAUD : Ecris-nous au moins, et prends soin de toi. Ne fais pas d'absurdités !

VITALIE *regardant par la fenêtre* : Il n'entend plus, il court déjà vers la gare.

MADAME RIMBAUD : Même quand je veux être tendre, je suis maladroite. Ah, je suis folle...

Scène 9

Rimbaud, visiblement saoul, se cache, Verlaine, ivre aussi, le cherche.

VERLAINE : Mon petit oiseau des îles, ma grande âme ! Où te caches-tu ? Ne me fais pas languir ! *Arthur bondit derrière lui et lui met un couteau sous la gorge.*

ARTHUR : Je suis là, mon petit Paul. Ma gargouille adorée !

VERLAINE : Mon bon bougre ! Comme tu m'épouvantes délicieusement ! Tu n'auras jamais fini de me surprendre ! Est-ce que tu vas me taillader le corps à moi aussi ?

ARTHUR : Tu serais capable d'aimer ça, mon cochon. Mais je crois que j'ai assez fait saigner pour ce soir. *Il retire son couteau. Verlaine éclate de rire.*

VERLAINE : Je pensais que t'avais atteint les sommets, mais ce soir t'as vraiment dépassé toutes les bornes avec cette canne-épée.

ARTHUR : Tu crois que je lui ai fait mal à Carjat ? A cette pauvre cloche de photographe ? Je me suis enfui tout de suite, j'ai rien vu.

VERLAINE : Tu l'as blessé au bras, si tu l'avais entendu beugler ! Pourtant, il t'avait si joliment croqué, avec ton œil mystique et les cheveux aux vents.

ARTHUR : Il n'avait qu'à pas m'interrompre quand je ponctuais par des « Merde » les poèmes à l'eau de rose de ces pisse-copies. *Verlaine éclate de rire.*

VERLAINE : Comme je t'adore ! Depuis six mois que je t'ai fait venir à Paris, tu as réussi à te faire détester par tout le monde ! Dire que mes amis du cercle des Vilains Bonshommes étaient tout enthousiastes à ton arrivée de Charleville !

ARTHUR : Grâce à moi, ils te tournent tous le dos, maintenant. Tes Parnassiens ! Ils méritent plutôt d'être appelés les « Pharmaciens » avec leur tambouille verbeuse et puante ! Ils me rendent malade !

VERLAINE : Tu les fascines, tu les terrifies, ils tremblent devant ton génie, ils t'appellent « démon » ! Tu les insultes et ils n'osent rien répondre ! Oh comme tu es sublime dans ta méchanceté ! Petit saligaud rédempteur !

ARTHUR : Tu te rappelles quand j'ai versé de l'acide sulfurique dans leur café ? *Verlaine éclate de rire.*

VERLAINE : Tu n'es même pas un démon, tu es le Démon. Et comme tu t'es fait chasser de chez tous ceux qui t'hébergeaient !

ARTHUR : Chez Théodore de Banville, je me suis montré à poil à sa fenêtre.

VERLAINE : Quel prodige de sans-gêne ! Sans compter que tu revendais ses meubles pour nous payer de l'absinthe et du haschisch !

ARTHUR : Chez Charles Cros, je lui brûlais ses poèmes. Et j'ai presque détruit son piano avec mes poings !

VERLAINE : Et en plus tu as failli lui planter un couteau entre les épaules, quel mignon barbare ! Mais à présent que plus personne ne t'accueille, que vas-tu devenir ?

ARTHUR : Tu penses que ta grognasse veuille encore de moi ?

VERLAINE : Ah ça non, elle t'a dans le nez, la cocodette, mais rassure-toi, elle me le paiera, de t'avoir mis à la porte, d'avoir essayé de me séparer de ta belle petite gueule.

ARTHUR : Tu lui as déjà bien fait payer, mon poivrot. Paraît que t'es pas très tendre avec ta bourgeoise. *Verlaine éclate de rire.*

VERLAINE : Ouais quand j'ai bu j'ai plus peur de la cogner maintenant, cette buse.

ARTHUR : Un soir que t'es rentré saoul, tu lui as enflammé les cheveux, non ?

VERLAINE : Cette grenouille de bénitier se prend pour une sainte, je voulais lui allumer une putain d'auréole. *Verlaine éclate de rire.*

ARTHUR : Pourquoi tu l'as épousée alors ?

VERLAINE : Elle me paraissait sage, tranquille, inoffensive quoi, alors moi je m'en suis pas méfié, je me suis mis la corde au cou et puis à la longue qu'est-ce qu'elle me casse les pieds, elle est niaise, coincée, elle comprend rien à rien.

ARTHUR : Ah ça, quand je lis les vers que tu lui as écrit pour lui faire la cour, j'en ai pitié pour toi. De la vraie poésie de puceau. *Verlaine éclate de rire.*

VERLAINE : Fallait bien lui gratouiller la sérénade pour tirer mon coup. Mais je te raconte pas, depuis qu'elle a pondu le môme, elle est encore pire, plus moyen de lui grimper dessus, la petite oie s'est faite mère poule.

ARTHUR : Ouais, t'as balancé le berceau du lardon contre le mur. Un vrai cador ! *Verlaine éclate de rire.*

VERLAINE : Je n'ai jamais voulu de cet enfant ! Au fait, tu sais ce qu'on a écrit de nous dans une chronique théâtrale ?

ARTHUR : J'ai plus en tête mais tu vas me le dire et te mettre à braire.

VERLAINE : Que lors d'une soirée à l'Odéon, « le poète saturnien Paul Verlaine donnait le bras à une charmante jeune personne, Mademoiselle Rimbaut ». *Verlaine éclate de rire.*

ARTHUR : Tu me l'as dit et tu t'es mis à braire. Au fait, pour répondre à ta question sur ce que je vais devenir, je vais m'en aller. Je veux voir l'Océan. Marre de Paris !

VERLAINE *brusquement dégrisé* : Te... t'en aller ? Non ! Tu ne peux pas me faire ça ! Tu ne vas pas me laisser seul !

ARTHUR : Et pourquoi pas ? Tu connais pas la dernière ? Je est un autre ! Et si je ne pars pas, je finirai par devenir aussi poussiéreux et inutile que tous ces merdeux qui m'entourent.

VERLAINE : Je veux rester avec toi ! Je veux continuer à m'enivrer avec toi dans les bouges ! Je veux m'encanailler à ton talent, me consumer de ton prodige, m'abreuver de ton auguste personne, mon phénix, mon demiurge, mon petit Jésus, ô feu de mes reins ! Mon archange satanique ! Je t'aime !

ARTHUR : Alors viens avec moi, bougre d'âne !

VERLAINE : Et ma femme ? Et mon fils ? Je ne peux tout de même...

ARTHUR : Libère-toi de ces poids morts et suis-moi, il le faut. Tu l'as dit toi-même, ils ne comptent pas ! Choisis : c'est eux ou moi !

VERLAINE *hésitant* : Je... je... j'arrive. J'oublierai tout mon devoir humain pour te suivre. Voyageons vertigineusement. L'amour est à réinventer.

Ils disparaissent bras dessus bras dessous. Apparaît Izambard.

IZAMBARD : Ainsi commença le vagabondage de Rimbaud et de Verlaine, qui abandonna du jour au lendemain sa jeune famille. Les deux compagnons gagnèrent la Belgique, puis l'Angleterre. Tumultueuse vie de débauche, de folle passion, de disputes, de réconciliation, de petits jeux pervers, de démêlés judiciaires, de production littéraire aussi. Et tout cela devait se terminer deux ans plus tard par le drame de Bruxelles.

Verlaine s'interpose devant Rimbaud.

ARTHUR : Laisse-moi partir. Tu es ri-di-cule à pleurnicher là comme un chiot.

VERLAINE : Non !

ARTHUR : Laisse-moi je te dis, je veux m'en aller.

VERLAINE : Que... qu'est-ce que je vais faire sans toi ? Ma femme a demandé le divorce ! Si tu me laisses, je suis seul au monde ! Et que feras-tu, toi, pauvre âme, quand tu n'auras plus mes bras sous ton cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni ma bouche sur tes yeux ?

ARTHUR : Trouve-toi un autre époux infernal, bobonne, je ne joue plus les vierges folles.

VERLAINE : Je ne veux pas que tu me quittes ! *Il exhibe un revolver.* Si tu t'en vas, je me tire une balle dans le crâne.

ARTHUR : Tiens, c'est nouveau. Voilà quelque chose que nous ne connaissions pas encore. D'où tu sors ça toi ?

VERLAINE : Je viens de l'acheter et je sais m'en servir.

ARTHUR : Wouuuuh... Alors suicide-toi, comme ça tu dégageras le passage.

VERLAINE : Ah c'est tout ce que ça te fait, de me voir mourir ? Petit ingrat ! Je vais t'apprendre à m'abandonner ! Voilà pour toi, puisque tu pars, Judas au berceau !

Il lui tire dessus. Lumière sur Izambard.

IZAMBARD : Arthur ne fut blessé que superficiellement au poignet. Un peu de plomb dans l'aile. Paul Verlaine écopa de deux ans de prison. Livré à lui-même, Arthur erra encore, entre Allemagne, France, Angleterre, Suisse, Italie, usant ses godillots sur les

routes d'Europe. Il partit même jusqu'à Java, engagé comme soldat volontaire pour l'armée hollandaise. A Charleville, ses amis et moi-même nous nous en amusions avec discrétion. Il nous faisait rêver malgré tout. Quand il revenait au pays, il contait ses aventures d'illuminé et repartait aussi sec quelques semaines plus tard. Cependant, la dernière fois qu'il revint à Charleville, ce fut pour un triste événement.

Arthur est au chevet de Vitalie, mourante, déchirée par la toux, et se frottant les yeux.

VITALIE : Arthur... Je... je vois... je vois... comme autrefois... comme quand tu m'as appris... les couleurs... si vives... *Elle tousse.* Oh, j'ai mal... mais... ce n'est... rien... Les couleurs... et... et... la lumière... que... c'est beau. Non, ce n'est pas... pas un péché non... Oh... la... lu... mière...

Ses mains retombent et elle expire. Arthur s'agenouille en sanglotant. Noir. Quand la lumière revient, Arthur est à côté de sa mère.

MADAME RIMBAUD : Que vas-tu faire à présent ?

ARTHUR : Je vais repartir.

MADAME RIMBAUD : Où cela ?

ARTHUR : Très loin. La Grèce, peut-être, ou la Chine. Qu'importe...

MADAME RIMBAUD : Mais on t'écrit depuis Paris. Ce Monsieur Verlaine est sorti de prison, il fait connaître tes poésies dans le monde, elles commencent à être fort appréciées. On te réclame dans la capitale. Tu vas pouvoir te faire éditer, devenir un grand écrivain. Je reconnais que tu avais raison, ça mène à quelque chose, ta littérature.

ARTHUR : Ce n'est plus ma littérature, mère, et à vrai dire ça ne m'intéresse plus.

MADAME RIMBAUD *effarée* : Comment peux-tu dire ça ?

ARTHUR : Tout ce que je devais écrire, je l'ai écrit. A présent je tourne littéralement la page. Il me faut du nouveau. Je veux étreindre la réalité rugueuse et découvrir le monde, vivre ces aventures qui existent dans les livres pour enfants.

MADAME RIMBAUD : Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es presque sans le sou, Arthur !

ARTHUR : Ça ne me sera pas nécessaire, je me débrouillerai seul. Je m'en vais déterrer les trésors de l'Orient. Et adienne que pourra.

MADAME RIMBAUD *résignée* : Tu suis les traces de ton père, ça devait arriver.

ARTHUR : Peut-être que je le retrouverai là-bas. Adieu maman et... merci pour tout.

Il l'embrasse et part.

MADAME RIMBAUD : Quand je pense qu'il n'y a pas si longtemps, je le réveillais pour qu'il aille à l'école. Comme il était docile, alors. Il se levait et se préparait tout seul. J'étais si fière de son indépendance. *Noir et tirade finale d'Izambard.*

IZAMBARD : Cette fulgurante carrière littéraire s'achevait ainsi. A l'âge de vingt ans, Arthur Rimbaud renonçait subitement et définitivement à la poésie et, prenant le parti d'une vie aventureuse, s'envolait vers des horizons inédits. Dès lors, ses proches perdirent sa trace, ne s'expliquant ni son silence, ni sa disparition. Cet écolier surdoué, génie précoce et trop pressé, voyou pervers, potache détraqué, fumiste réussi, mystique à l'état sauvage, poète maudit, passant considérable, Arthur Rimbaud, le Voleur de Feu, devenait l'homme aux semelles de vent et traçait pour le restant de ses jours son propre chemin, loin, bien loin de Charleville.

Etienne Fardel

Lanzhou, 4 – 18 mars et 23 – 27 mai 2012